LA GRECE ANTIQUE

de la mythologie à la rencontre de l'Un

- Hésiode, les premiers dieux, extrait de La Théogonie, vers - 700
- Homère, les dieux dans l'Olympe, extrait de l'Iliade, VIIIe s.
- Sophocle, prédestination et faute, extrait d'Œdipe à Colone, vers - 405
- Euripide, l'extase divine, extrait des Bacchantes, vers - 400
- Platon, l'amour du beau, extrait du Banquet, vers - 380
- Cléanthe, Hymne à Zeus, vers - 250
- Plotin, l'union à Dieu, extrait des Ennéades, vers 250 de notre ère
- Hymne à la Nuit (Hymnes orphiques), vers le IIIe siècle

Plutôt que de présenter des textes de prière le plus souvent liés à des circonstances particulières de l'histoire ou de la vie quotidienne des cités grecques, nous avons choisi d'illustrer l'avènement d'une littérature et d'une philosophie où se manifeste l'esprit religieux de la Grèce dans son évolution et sa diversité. Seul le dernier texte (cf. p. 92), un hymne orphique, est un témoignage liturgique.
La légitimité d'une référence aux poètes Homère (cf. p. 78) et Hésiode (cf. p. 76) semble évidente : leurs œuvres, synthèses de mythes ancestraux où dominent les représentations anthropomorphiques des dieux, reflètent l'état des croyances de la société de leur époque et imprègnent les conceptions des générations à venir.
Le recours aux textes de théâtre, œuvres de fiction destinées à représenter des personnages engagés dans une intrigue et dépendantes de la psychologie de leur auteur, est plus sujet à caution. Si le texte d'Euripide (cf. p. 82-83) vaut surtout comme témoignage de la nature très particulière du culte dionysiaque, son statut théâtral passant à l'arrière-plan, la présence de celui de Sophocle (cf. p. 80) mérite de plus amples explications. Tout d'abord, le théâtre puise à des sources mythiques connues de tous. Ensuite, on peut dire qu'il revêt une dimension sacrée dans la mesure où, à travers la mise en scène d'une confrontation entre la grandeur du héros et la puissance méchante de la divinité, il vise à modifier le comportement éthique des spectateurs, au moyen de ses deux ressorts psychologiques, la terreur et la pitié (cf. Aristote, Poétique). Il remplit une fonction cathartique. Ce qui a retenu notre attention dans la perspective de ce recueil, c'est qu'il est le lieu d'expression d'une théologie spécifiquement tragique, celle de la prédestination au mal, de l'aveuglement de l'homme par les dieux, qui, comme l'explique Paul Ricœur dans son ouvrage Finitude et Culpabilité (Aubier, 1960), ne peut être théorisée, mais doit être « montrée » pour garder sa force symbolique. La divinité y est à la fois source de l'égarement et source du discernement, et cette ambiguïté ne peut demeurer dans une tension irrésolue que par le biais de la représentation théâtrale. Or elle est au cœur de la religion grecque : « Qu'elle devienne une religion de la "possession divine", c'est-à-dire de la pénétration du divin dans l'humain, ou une religion de "l'extase divine", c'est-à-dire de l'évasion de l'humain dans le divin, la religion dans sa forme apollinienne ou dionysiaque n'est pas une résolution du tragique » (Paul Ricœur, op. cit., p. 371-372).
Cette indistinction du bien et du mal dans le principe divin est difficilement soutenable dans un raisonnement, et Platon la rejettera violemment. C'est pour cela qu'il chassera les poètes de la cité : « Quant à prétendre qu'envers quelqu'un la Divinité se fait auteur de maux, elle dont l'essence est d'être bonne, toute notre énergie doit s'employer à empêcher que cela soit dit par qui que ce soit dans la Cité » (La République, 380b, trad. L. Robin). Les trois textes philosophiques ici présentés (cf. textes de Platon p. 85-86 ; Cléanthe p. 88 ; Plotin p. 90) reposent sur cette idée d'un dieu unique et bon. Ils montrent que de l'approche rationnelle de la religion peuvent naître la louange ou la vision extatique.

Religion et philosophie dans la Grèce antique

L'histoire de la religion grecque, qui naît aux alentours du IIe millénaire (1) pour se clore au IVe siècle de notre ère, avec l'adoption par l'empereur Constantin du christianisme comme religion d'État, a connu une évolution complexe qui rend difficile toute approche globale. Nous nous concentrerons

donc ici sur les périodes archaïque (VIIIe-VIe siècles), classique (Ve-IVe siècles), hellénistique (336-31 av. J.-C.) puis romaine (cf. repères chronologiques p. 73-74). En effet, ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est le fait que la pensée grecque, à ce stade déjà avancé d'évolution, constitue un lieu privilégié de rencontre : rencontre entre une religion civique polythéiste, habitée de superstition et de rationalité, qui sait aussi s'enrichir de dimensions extatiques et spirituelles, et une réflexion littéraire et philosophique dont les enjeux sont notamment la conception d'un principe divin unique, source de justice, et celle de l'immortalité de l'âme, qui ouvre à une redéfinition du rapport personnel au divin.

1. Un ensemble de pratiques cultuelles

Une religion civique

La vie quotidienne du Grec est ponctuée de pratiques rituelles qui attestent l'omniprésence de la religiosité et de la croyance instinctive aux forces obscures dans l'organisation de la société : profane et sacré y sont indissolublement liés (2) . Nous retiendrons ici deux pratiques prégnantes : le sacrifice et la divination.
Les sacrifices d'animaux et les libations (d'eau, d'huile, de vin) sont effectués par les prêtres à l'intérieur d'un espace sacré (hieron ou temenos), en général sur l'autel placé devant le temple qui abrite en son cœur (naos) la statue anthropomorphe du dieu. Il s'agit d'offrir aux dieux d'en haut la fumée qui s'élève, aux dieux d'en bas le sang versé dans une fosse. Ce rituel de communication avec les dieux, occasion pour les hommes de manger de la viande cuite, leur permet à la fois d'honorer les pouvoirs des dieux et d'affirmer leur domination sur la nature.
Quant à la divination, « connaissance surnaturelle de l'inconnaissable » (R. Flacelière) qui se développera au VIe siècle parallèlement à la naissance de la pensée scientifique, elle restera jusqu'à l'époque romaine une institution officielle centrale, et gardera même du crédit aux yeux de la plupart des philosophes, peut-être parce qu'elle est une tentative d'expliquer rationnellement le monde sans nier l'inspiration (3) . La faculté de prédire l'avenir est une puissance divine en l'homme, qu'il s'agisse d'interpréter selon des méthodes « rationnelles » les signes des dieux (examen du vol des oiseaux, des entrailles) ou de véhiculer leurs paroles sous l'effet de la possession, comme la pythie à Delphes.
Les échanges entre mondes divin et humain sont constants, mais l'homme ne peut que conjecturer, de façon souvent partielle et inexploitable, ce que l'arbitraire vouloir des dieux lui donne. Notons dès à présent que la religion grecque est avant tout un ensemble de pratiques, destinées à se concilier les divinités ou à permettre aux humains de conformer leurs actions aux volontés divines. Quand on intente un procès d'athéisme à Athènes, c'est pour sanctionner non pas un manque de foi, mais bien une impiété formelle, une forme de souillure qui risque de nuire à l'ordre de la cité que les dieux garantissent.

Une mythologie anthropomorphique

Les rites sont sous-tendus par des récits mythiques qui les légitiment et les expliquent.
Nous ne nous attarderons pas ici à décrire la très riche et très complexe mythologie que la Grèce a développée. Pour les légendes spécifiques concernant tel ou tel dieu ou héros (cf. infra), nous renvoyons, par exemple, au Guide mythologique de la Grèce et de Rome, de G. Hacquard (coll. « Références », Hachette, 1984) ou à l'excellent ouvrage de l'Université d'Oxford, dirigé par M.C. Howatson : Dictionnaire de l'Antiquité (coll. « Bouquins », Laffont, Paris, 1993). Nous insisterons plutôt sur les ambiguïtés de la nature divine.
Les dieux sont immortels, ils possèdent des pouvoirs inaccessibles aux hommes, et en cela ils se distinguent radicalement des mortels. Mais ils peuvent être blessés – on peut en lire un exemple célèbre au livre V de l'Iliade, où Diomède, aidé par Athéna, blesse successivement Aphrodite et Arès.
Ils ont un corps resplendissant, dont la splendeur est insoutenable pour le simple mortel, mais ils peuvent évoluer incognito sous des apparences diverses sans provoquer la panique ; leurs représentations dans la statuaire sont des archétypes de la Jeunesse et de la Beauté.
Ils vivent dans la partie supérieure du monde – à l'exception des divinités liées au monde des morts, telles que Hadès ou Perséphone –, mais ils naissent sur la Terre, et le sommet de l'Olympe qu'ils occupent, si haut soit-il, reste une montagne terrestre.
Ils se mêlent constamment des affaires des mortels, dont ils parlent d'ailleurs la langue, et déclinent dans les conflits qui y sont liés toute la gamme des sentiments humains : en principe éternellement bienheureux, ils connaissent la colère, la crainte et le désir. Pourtant, ils demeurent inaccessibles : car s'il leur est loisible de se rapprocher des humains, en revanche l'inverse n'est pas envisageable. On

peut certes mentionner le cas des héros, ces intermédiaires nés de l'union d'un dieu et d'une mortelle, objets d'un culte de très grande ampleur puisqu'ils protègent le lieu auquel les rattachent leurs exploits ; mais les héros, malgré leur grandeur, restent à jamais associés au royaume des morts.
L'homme, selon les poètes, naît bien comme les dieux de la terre, mais le plus souvent il est issu d'un procédé de création accompli par une figure d'ascendance divine : chez Hésiode, il est modelé dans l'argile par Prométhée. Comme Apollon le formule très clairement au livre V de l'Iliade, « ce seront toujours deux races bien distinctes, celle des Immortels et celle des humains qui marchent sur la Terre ».

Des tendances hétérogènes

La religion grecque n'a cependant jamais été un système unifié. Dès l'époque archaïque, des tendances plus spontanées, pendant irrationnel et mystique d'une religion civique organisée et figée, existent. Ainsi le culte de Dionysos, dieu du désir débridé, de l'ivresse et de la folie orgiaque, s'oppose à la fonction législative, rationnelle, représentée par Apollon. Il brouille les frontières entre réel et imaginaire, humain et divin ; ses transes, ses danses extatiques traduisent le besoin de se libérer d'un ordre établi trop rigide (cf. texte p. 82-83).
Mentionnons aussi l'orphisme, dont l'influence sur la philosophie de Platon sera grande. Doctrine à tendances monothéiste et panthéiste, l'orphisme pénètre en Grèce à l'époque archaïque et prend de l'ampleur au VIe siècle. Zeus y devient le dieu du commencement et de la fin, la source de toute vie. Les hommes, mélange de deux éléments, l'un périssable et l'autre éternel, possèdent une âme immortelle déchue à la suite d'un péché originel. Initiation et réincarnations purificatrices, réservées à une minorité – notamment parce que la croyance en la métempsychose implique le végétarisme –, sont la voie d'un salut.
L'on peut constater à travers ces deux exemples que mystique et réflexion théologique sont présentes dès les origines de la religion grecque, mais qu'elles se manifestent en marge du culte dominant.

2. De la mythologie à la littérature : élaboration d'une théologie

À l'époque archaïque, deux poètes déjà mentionnés, Homère (VIIIe siècle) puis Hésiode (VIIe), donnent une expression littéraire unifiante à un ensemble de mythes sans doute mûris de longue date dans le monde grec. Leur démarche synthétique marque une relative rupture avec des croyances populaires peu fixées. Les poèmes homériques, tout comme la Théogonie et les Travaux et les Jours d'Hésiode, sont les œuvres fondatrices de la pensée religieuse à l'âge classique, même s'il ne s'agit aucunement de textes sacrés ou dogmatiques, inconnus en Grèce.

Mythos et logos chez Hésiode

Hésiode nous donne à lire des grands mythes cosmogoniques de succession violente (cf. texte p. 76) dont les origines sont sans doute à chercher dans les religions orientales, notamment mésopotamienne. Cette pensée mythique, où les forces naturelles précèdent les puissances qui les gouvernent, prélude à l'avènement dès le VIe siècle de la pensée scientifique, phénomène purement grec. Ces spéculations philosophiques sur la cause de l'univers, né d'un principe matériel, amorcent la dissociation entre compréhension des phénomènes naturels et mythologie née de la crainte qu'ils inspirent. Remarquons également que les successions généalogiques d'Hésiode n'obéissent plus à de simples rapports de forces, où le plus fort évince par ruse son ancêtre plus faible : une intelligence globale de l'ordre de l'univers intervient et se manifeste tout spécialement dans la suprématie de Zeus et le classement rationnel des différents phénomènes – naturels, sociaux, humains – qui transparaîtra dans les attributs de douze olympiens. Très tôt donc, mythologie et spéculation rationnelle se mêlent dans la volonté de comprendre l'univers.

Hiérarchisation des puissances divines chez Homère
L'Iliade et l'Odyssée d'Homère nous donnent une tout autre approche en nous montrant les dieux impliqués au quotidien, et de façon individualisée, dans les combats et difficultés des hommes – l'essentiel de la trame narrative épique. Homère nous présente le panthéon comme une société de structure familiale, dirigée par un chef souverain, Zeus, en butte aux railleries et aux manigances des douze olympiens, Héra et Poséidon par exemple, mais capable de les défier tous ensemble et sûr de

son autorité despotique. Le partage des domaines entre lui et ses frères – Poséidon, à qui échurent les mers, et Hadès, souverain du royaume des morts –, l'a nettement avantagé : maître du ciel, il domine l'ensemble du monde. Cette hiérarchie indiscutable ne s'est imposée que progressivement dans le culte : Zeus devient, en désaccord avec les récits mythiques, « père des dieux » et « père des hommes », dieu universel dont le culte est panhellénique, comme à Olympie – mais on ne saurait parler de monothéisme à son propos : il reste toujours l'élément d'un ensemble, et les Grecs, en accolant à son nom diverses épithètes précisant la fonction qu'ils invoquent à un moment donné, ne le conçoivent nullement comme une entité unique et personnelle, mais d'abord comme un ensemble de puissances.

Sources d'une réflexion éthique :
Homère et les auteurs tragiques

Homère esquisse une réflexion sur l'influence respective des dieux et des hommes sur les destinées humaines. On trouve déjà chez lui l'idée d'un Zeus dieu de justice, veillant à l'ordre universel, qui pèse les sorts des guerriers dans une balance, idée qui s'imposera au Ve siècle avec les tragédies d'Eschyle. La justice cependant est à comprendre comme un équilibre de forces. Zeus influe selon son bon vouloir sur la vie des hommes, mais la liberté d'un dieu, même la sienne, s'arrête là où commence celle d'un autre : il est soumis au Destin, à cette moira qui est avant tout le résultat d'un partage d'influences. Quant à l'homme, son devoir principal consiste à ne pas outrepasser sa condition, sagesse qui fera souvent défaut aux héros tragiques. Mais l'hybris, la démesure qui conduit l'homme à sa perte, a-t-elle sa source dans l'orgueil humain ou bien dans l'aveuglement provoqué par la jalousie des dieux ? C'est dans la réécriture littéraire de la théologie qu'une véritable réflexion sur la faute peut s'amorcer, bien plus que dans les pratiques religieuses à proprement parler.

3. Philosophie et ouverture aux cultes orientaux

Par la symbiose entre pratiques religieuses, théologie, littérature et philosophie, la pensée grecque, qui a exercé une influence déterminante sur la pensée judéo-chrétienne et sur l'islam, va voir le jour.

Vers la conception d'un dieu unique et immanent

Sans que cela n'entame le respect cultuel et la vénération du sacré, les Grecs ont toujours manifesté une distance ironique à l'égard de leur foisonnante mythologie, à laquelle ils n'adhèrent pas par un acte de foi. La philosophie donne à cette distanciation une dimension plus critique. Dès le VIe siècle, Xénophane, qui condamne fermement polythéisme et anthropomorphisme, va très loin dans la conception d'un dieu unique maître de l'univers puisqu'il affirme que les dieux sont des projections de pensées humaines. Citons également Parménide, Empédocle, Pythagore (4) , les stoïciens, pour qui l'univers est sous le commandement de la raison (logos), identifiée à Dieu et manifestée par la Providence ; Platon au IVe siècle, pour qui l'évidente imperfection des dieux de la mythologie est contraire à l'idée du divin, un et immuable. L'unicité du divin va de pair avec l'idée qu'un reflet de lui existe en chaque homme : les stoïciens considèrent que tout homme possède une étincelle du feu divin (5) . Pour Platon, qui exercera sans doute l'influence la plus déterminante, l'âme, principe immortel et divin en l'homme, doit s'efforcer de se rendre semblable au divin par la contemplation de ce dernier (idée que l'on retrouvera chez Plotin (cf. texte p. 90). Cette contemplation suppose une ascèse, un effort spirituel et moral jusqu'alors absents de la religion civique (cf. texte p. 85-86). L'âme n'est pas individuelle, et s'il ne s'agit pas encore d'une doctrine de salut personnel, une étape capitale est franchie.

La croyance en une vie après la mort

D'après la croyance commune, les âmes des morts descendaient aux Enfers sans espoir de retour. Traversant le Styx sur la barque de Charon, elles franchissaient des portes gardées par Cerbère et entraient dans le royaume d'Hadès et de Perséphone pour y mener la triste vie d'ombres.
Dans la filiation de l'orphisme, Platon expose sa conviction d'une vie éternelle de l'âme. Ses représentations eschatologiques sont largement influencées par les cultes à mystères, ainsi nommés parce qu'ils supposent une initiation dont les rites sont tenus secrets (du fait de leur pouvoir magique, et par crainte de la souillure). Le plus important et le plus durable d'entre eux, celui de Déméter à Éleusis, à l'origine culte agraire de fécondation de la terre, s'est progressivement transformé en une

religion du salut. Tous les hommes de langue grecque peuvent devenir des initiés. Au terme d'une série de cérémonies – consommation de produits de la terre, étape à caractère sexuel, drame mystique évoquant la hiérogamie –, l'initié parvient au stade ultime de l'extase contemplative qui vaut promesse de vie bienheureuse dans l'au-delà. L'insertion dans une chaîne de vie lui permet de lutter contre l'angoisse de la mort, selon l'image du grain de blé qui meurt.

Jusqu'à la fin du paganisme, des tentatives diverses de concilier la pensée platonicienne avec le désir d'une présence divine qui aide au quotidien verront le jour : syncrétisme, cultes orientaux ou venus d'Égypte comme ceux d'Isis, d'Adonis, de Cybèle, de Mithra. En particulier, le culte d'Asclépios, guérisseur miséricordieux, exempt de mythologie scandaleuse, connaîtra un immense succès à partir du IVe siècle.
Peu à peu, les dieux s'humanisent, et c'est ce besoin populaire de grandeur divine et de compassion qui annonce sans doute le mieux la diffusion du christianisme en Grèce au début de notre ère.

1. Nous faisons remonter les origines de la religion grecque à la première civilisation connue du monde grec, la civilisation minoenne, qui s'épanouit en Crète et rend un culte à une déesse-mère de la nature. On aurait pu choisir comme époque fondatrice la période mycénienne (XVe-XIIe siècle), au cours de laquelle une population en partie d'origine indo-européenne développe dans le Péloponnèse une religion où sont déjà honorés certains dieux du panthéon classique. Mais les données archéologiques restent minces ; et la période suivante (XIIe-VIIIe siècle), pourtant fondamentale puisqu'elle voit naître les cadres qui perdureront jusqu'au IVe siècle, est peut-être encore moins connue : elle est dite « obscure » Riche en bouleversements, elle a sans doute vu l'arrivée d'une deuxième vague d'occupants indo-européens.

2. Pour une analyse plus détaillée du culte, nous renvoyons aux ouvrages cités en bibliographie. Notons simplement ici que les similitudes avec l'Orient ou l'Égypte sont nombreuses, même s'il faudrait nuancer : disparité géographique et importance des divinités tutélaires spécifiques des cités (dites poliades), grande souplesse dans le choix des divinités honorées, mais aussi développement de sanctuaires à l'échelle du pays, comme à Delphes ou Olympie, cultes solennels dans des temples où les dieux sont représentés par des statues anthropomorphes, fêtes nombreuses, nécessité de l'observance scrupuleuse des rites, crainte de la souillure. À noter que l'hénothéisme n'est pas répandu en Grèce : quand une grande divinité absorbe les attributs de divinités locales, son domaine d'action propre n'en est pas modifié.

3. Cf. les attributs d'Apollon, le dieu de l'oracle delphique.

4. Philosophe et mystique du VIe siècle, il opposait les réalités éternelles des nombres au monde changeant des apparences. Il prolongera l'idée d'âme immortelle jusqu'à celle de la métempsychose.

5. Cette idée d'une présence divine en l'homme s'était déjà fait jour chez Homère : le porcher Eumée vénérait Zeus hospitalier en Ulysse, déguisé en mendiant. Mais cette présence divine n'était pas encore un attribut constitutif de la nature humaine.

<u>Repères chronologiques</u>

v. 5000-4000 Premières civilisations agricoles en Grèce

v. 3000-2000 Période du minoen ancien en Crète

v. 2000 Arrivée en Grèce continentale des premiers envahisseurs indo-européens

v. 2000-1700 Période du minoen moyen en Crète : premiers palais, culte d'une déesse-mère

v. 1700-1450 Apogée de la civilisation des palais, domination maritime

Période mycénienne (XVe - XIIe s. av. J.-C.)

v. 1600 Développement de royaumes indépendants, achéens, dans le Péloponnèse

v. 1450 Les Achéens prennent le contrôle de la Crète
Apparition de l'écriture syllabique linéaire B, première trace de la langue grecque

v. 1400-1200 Essor de la civilisation mycénienne jusque dans les îles égéennes et la Crète. Formation du panthéon grec, synthèse des cultes agraires (crétois notamment) et des structures indo-européennes ; début du culte des morts

v. 1250 La guerre de Troie ?

Période dite « obscure » ou haut archaïsme (XIIe - VIIIe s. av. J.-C.)

v. 1100 Arrivée des Doriens en Grèce, deuxième invasion indo-européenne, religion patriarcale

v. 1100-800 Colonisation grecque des Cyclades et de l'Asie Mineure. Nombreux contacts avec l'Orient

Période archaïque (VIIIe - VIe s. av. J.-C.)

IXe-VIIIe s. Naissance de l'alphabet grec ; apparition de la cité grecque, premiers temples

776 Premiers jeux olympiques

v. 850-750 Composition des poèmes homériques, l'Iliade et l'Odyssée

v. 800-500 Colonisation grecque du pourtour de la Méditerranée

VIIe-VIe s. Époque des tyrans et des législateurs dans les différentes cités

v. 700 Hésiode, La Théogonie

VIe s. Pythagore

Période classique (Ve - IVe s. av. J.-C.)

492-429 Siècle de Périclès à Athènes (démocratie)

490-449 Guerres Médiques, victoire des Grecs sur les Perses
Eschyle (525-456), Sophocle (496-406), Euripide (v. 485-406)

431-404 Guerre du Péloponnèse, défaite d'Athènes contre Sparte

399 Mort de Socrate
Platon (428-348)

Période hellénistique (IIIe - Ier s.)

336 Avènement d'Alexandre le Grand

322 Fin de l'indépendance de la Grèce. Constitution des trois royaumes hellénistiques (Macédoine, Asie, Égypte)
Cléanthe (331-232)
Développement des cultes à mystères et de l'orphisme

146 Prise de Corinthe par les Romains

86 Prise d’Athènes par le Romain Sylla

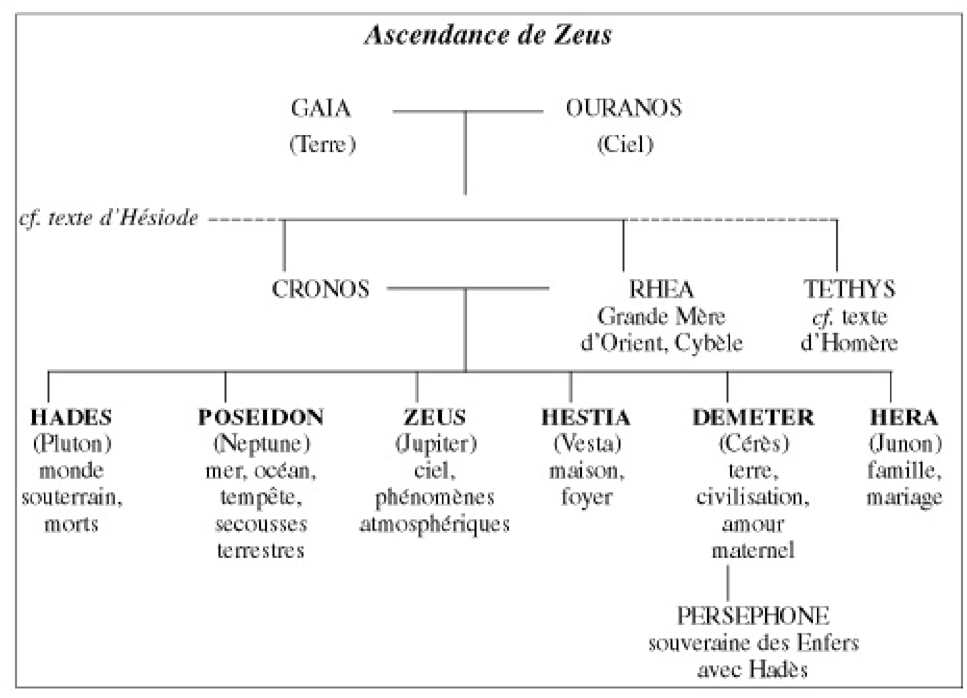
31 Bataille d’Actium. Toute la Grèce est désormais province romaine

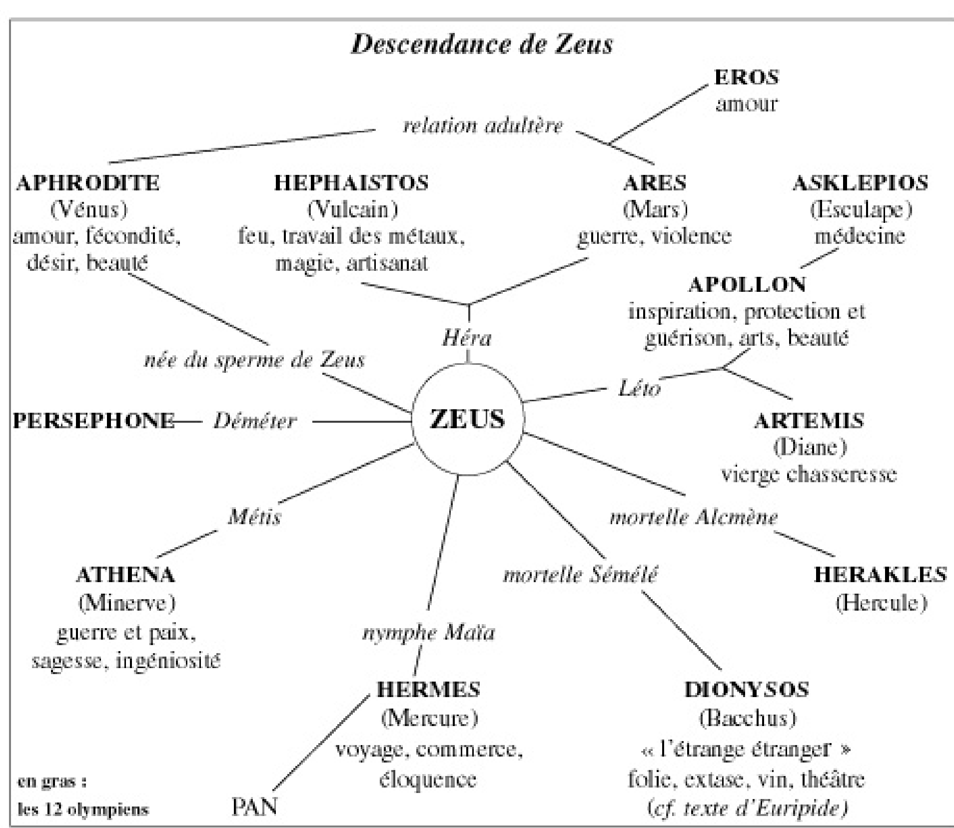
Période romaine (31 av. J.-C.-476 apr. J.-C.)

v. 50 Diffusion du christianisme en Grèce par l’apôtre Paul
Plotin (205-270)

313 Édit de Milan établissant la liberté religieuse

Annexe : ascendance et descendance de Zeus (tableaux)





Les premiers dieux

Les fils nés de Terre et de Ciel étaient les plus terribles qui soient, et, depuis le premier jour, ils étaient détestés de leur géniteur. Dès qu'ils naissaient, il les dissimulait tous dans les régions souterraines de Terre et ne les laissait pas venir à la lumière. Le Ciel se réjouissait de son œuvre mauvaise, mais la Terre énorme se remplissait et gémissait dans ses entrailles ; alors elle médita une ruse fourbe et méchante.

Promptement, elle crée un métal, le blanc acier, fabrique une grande serpe, puis expose à ses enfants son projet. Elle leur parle pour leur donner du courage, le cœur inquiet : « Enfants issus de moi et d'un père à l'orgueil insensé, si seulement vous voulez vous laisser persuader, nous nous vengerons de l'affreux outrage de votre père, car c'est lui qui le premier a tramé des œuvres ignobles. »
Ainsi dit-elle.
La crainte s'empara d'eux tous, aucun ne dit une parole. Cependant, plein de hardiesse, le grand Cronos à l'esprit retors répondit en ces termes à sa vénérable mère : « Mère, c'est moi qui accomplirai cette tâche, je le promets, puisque, de notre père au nom odieux, je ne fais aucun cas ; car c'est lui qui le premier a tramé des œuvres ignobles. »
Ainsi dit-il.
L'énorme Terre se réjouit grandement en son cœur. Elle le cacha en embuscade, puis mit dans ses mains la serpe aux dents acérées et lui enseigna toute la ruse. Le grand Ciel vint, amenant la nuit ; tout désireux d'amour, il se tint attaché à la Terre et s'étendit en tous sens. Mais son fils, du lieu de l'embuscade, avança la main gauche, et de la droite prit le monstrueux objet, la longue serpe aux dents acérées ; en un élan, il faucha les parties de son père, et les jeta ensuite çà et là derrière lui. Mais ce qui s'échappa de sa main n'était pas vain ; car des éclaboussures sanglantes en avaient jailli. La Terre les reçut toutes.
Et quand le temps eut achevé son cours, elle engendra les robustes Erinyes et les grands Géants resplendissants de l'éclat de leurs armes, qui portent dans leurs mains de longs javelots, et les Nymphes que l'on appelle Méliennes, sur la Terre infinie.
Quant aux parties, après les avoir coupées avec l'acier, il les jeta de la terre ferme dans la mer aux vagues agitées, et la haute mer les porta alors longtemps. Tout autour, une écume blanche s'éleva de la chair immortelle ; de cette écume, une jeune fille fut formée. Elle s'approcha d'abord de la sainte Cythère, puis de là elle parvint jusqu'à Chypre baignée des flots ; c'est là que la belle et vénérable déesse vint sur la Terre ; autour d'elle, l'herbe croissait sous ses pieds délicats.
Elle est appelée Aphrodite par les dieux et les hommes, parce qu'elle a été formée de l'écume, mais aussi Cythérée, parce qu'elle est parvenue à Cythère. Amour et le beau Désir se joignirent à elle, dès qu'elle fut née et qu'elle alla vers la race des dieux.
Dès le début lui échut cette dignité particulière, cette part, aussi bien chez les hommes que chez les dieux immortels : les entretiens familiers des jeunes filles, les sourires, les tromperies, la douce jouissance, l'amitié et la tendresse.

Hésiode,
La Théogonie, v. 154-206
(traduction L. Mellerin).

Hésiode (v. 700 av. J.-C.) est l'un des tout premiers poètes grecs connus. De lui nous sont parvenus deux poèmes authentiques, la Théogonie et les Travaux et les Jours.

La Théogonie raconte la naissance et la succession des dieux depuis l'origine du monde ; ces récits correspondent sans doute à des luttes réelles pour le pouvoir royal qui ont marqué alors la société des hommes. Mais ils nous donnent surtout à lire des réflexions humaines qui viennent du fond des temps sur les origines, la vie, la nature.

Notre extrait se situe juste après le prélude. Avant tout, il y avait Abîme (Chaos), puis Terre et Amour. La Terre (Gaia) enfanta ensuite un être égal à elle-même, le Ciel étoilé (Ouranos), qui pouvait la

couvrir entièrement (v. 126-127), puis les montagnes, les nymphes ; et, s'accouplant avec Ouranos, elle donna ensuite naissance à Cronos, ainsi qu'à d'autres fils très puissants.

Notes

Après le meurtre de son père, Cronos, devenu père à son tour, avalera ses enfants pour s'en protéger. Mais Zeus, l'un d'eux, remplacé par une pierre grâce à une ruse de sa mère, lui échappera et le tuera, pour régner à son tour sur les autres dieux.

Les Erinyes sont des divinités infernales qui châtient les crimes contre la famille et l'ordre social.

Les Géants : de taille énorme et d'aspect effroyable, ils attaquèrent les olympiens et furent vaincus par Zeus, aidé d'Athéna et de Prométhée.

Les Nymphes sont des divinités des eaux, des vallons et des bosquets, qui sont poursuivies par le dieu Pan et s'emparent souvent elles-mêmes des beaux jeunes gens.

Les Nymphes Méliennes sont les nymphes du frêne. Dans certaines cosmogonies, l'homme naît de l'arbre.

Les dieux dans l'Olympe

Mais quand survient la douzième aurore, alors les dieux toujours vivants se rendent dans l'Olympe, tous ensemble, Zeus en tête ; Thétis alors n'oublie pas les prières de son enfant. Elle surgit du flot de la mer et, enveloppée de brume, monte vers le vaste ciel et l'Olympe. Elle y trouve le Cronide à la grande voix, assis à l'écart des autres dieux, sur le plus haut sommet de l'Olympe aux nombreuses cimes. Elle s'assied devant lui, lui prend les genoux de sa main gauche, de la droite le touche sous le menton. Suppliante, elle adresse ces mots à Zeus tout-puissant, fils de Cronos :

« Zeus père, si jamais, parmi les immortels, j'ai parlé ou agi pour te servir, accomplis ici mon désir ; honore mon fils, destiné entre tous à une prompte mort. Car voilà qu'Agamemnon, roi du peuple, l'a outragé ; il lui a ravi et détient sa part d'honneur, lui-même la lui a enlevée. Mais toi du moins, honore-le, prudent Zeus olympien ; accorde la victoire aux Troyens, jusqu'au jour où les Achéens honoreront mon fils et le feront croître en honneur. » Ainsi parle-t-elle. Zeus, l'assembleur de nuées, ne lui répond rien, mais un long moment il demeure assis, silencieux. Thétis, qui lui avait pris les genoux, s'y tient attachée, et renouvelle sa demande :

« Fais-moi une promesse sincère en inclinant la tête, ou bien refuse : toi, tu n'as rien à redouter ; et moi je verrai bien alors à quel point je suis d'entre les dieux la plus méprisée ! »

Grandement affligé, Zeus, l'assembleur de nuées, lui répond alors :

« Funeste affaire ! Tu vas m'entraîner dans une brouille avec Héra, quand elle viendra me provoquer avec des paroles injurieuses ! Elle me cherche déjà constamment querelle, devant les dieux immortels et soutient que je porte secours aux Troyens dans le combat. Mais toi, retire-toi maintenant, qu'Héra ne te voie pas.

Quant à moi j'aurai soin d'accomplir tes désirs. Allons ! Pour toi je ferai un signe de la tête, afin que tu aies confiance : car c'est de ma part, parmi les immortels, le plus grand des gages. Ce n'est ni révocable, ni mensonger, et cela s'accomplit, ce que j'accompagne d'un signe de la tête. »

Il dit ; et de ses noirs sourcils, le Cronide fait un signe d'assentiment. Ses divins cheveux retombent en flottant sur la tête du roi immortel ; le grand Olympe en est ébranlé.

S'étant ainsi mis d'accord, ils se séparent. Elle, alors, s'élance de l'Olympe éclatant vers la mer profonde ; Zeus regagne sa demeure. Les dieux tous ensemble se lèvent de leurs sièges à l'arrivée de leur père. Aucun n'a la hardiesse de rester assis alors qu'il approche, tous s'avancent à sa rencontre. Et lui s'assied là, sur trône. Mais Héra ne s'y méprend pas, elle voit qu'avec lui Thétis s'est concertée, Thétis aux pieds d'argent, fille du Vieillard de la mer.

Homère, l'Iliade, chant I, v. 492-538
(traduction L. Mellerin).

Homère, grand poète épique grec, a probablement vécu au VIIIe siècle av. J.-C. Il est surtout connu comme étant l'auteur de l'Iliade, récit d'un épisode de la guerre de Troie, dont le thème central est la

colère d’Achille et ses conséquences, et de l’Odyssée, récit des aventures d’Ulysse pendant son retour vers Ithaque, après la guerre de Troie. Ces deux épopées, transmises d’abord oralement, puis transcrites, sont les fondements de la culture grecque, notamment mythologique. Elles mettent en scène des dieux très anthropomorphisés qui interviennent dans les conflits des hommes.

Agamemnon, chef des forces grecques au cours du siège de Troie, a profondément offensé Achille en lui reprenant, suite à une dispute, une part de son butin. Achille décide alors de quitter le combat et, furieux, demande réparation à sa mère Thétis, divinité marine, en la priant de se rendre auprès de Zeus (le Cronide, fils de Cronos) pour plaider sa cause.

Notes
l’Olympe est la plus haute montagne de Grèce. La mythologie en fait la demeure des dieux immortels.
j’ai agi pour te servir : Thétis avait défendu Zeus contre les autres olympiens alors que ceux-ci voulaient l’enchaîner. Elle avait fait venir un géant pour soutenir le Cronide.
une prompte mort : la mort d’Achille devant Troie avait été prédite.
Achéens : autre nom des Grecs.
Héra : épouse de Zeus.
le Vieillard de la mer : Nérée, l’un des plus anciens dieux de la mer, fils de Gaia (la Terre) et de Pontos.

Prédestination et faute

« Mais dis-moi, quand une parole divine est venue par des oracles annoncer à mon père qu’il mourrait de la main de ses propres enfants, comment tu pourrais sans injustice m’en faire le reproche, à moi qui n’avais encore reçu aucun germe de vie ni de mon père ni de ma mère, moi qui n’étais pas né alors ? Si, par ce malheur éclatant qui est le mien, j’en suis venu aux mains avec mon père et je l’ai tué, sans comprendre ni ce que j’ai fait ni à qui je l’ai fait, comment pourrais-tu à bon droit me blâmer d’un acte commis malgré moi ? Quant à ma mère, misérable, elle qui fut de ton sang, n’as-tu pas honte de me contraindre à dire ce que furent ses noces ? Et je vais le faire sur-le-champ, car je ne saurais me taire, quand toi tu en viens à mettre sur tes lèvres ces paroles infâmes ! Car c’est elle qui m’a engendré, elle m’a engendré, hélas ! pour mon malheur ; et ni elle ni moi ne le savions ! […]

Mais je ne serai pas appelé criminel, ni pour ce mariage ni pour ce meurtre de mon père que tu m’imputes sans cesse, en m’adressant avec aigreur des reproches injurieux. Réponds donc à une seule des questions que je veux te poser : si quelqu’un, ici et maintenant, s’avançait vers toi pour te tuer, toi, l’homme juste, chercherais-tu à savoir si ton assassin est ton père, ou le ferais-tu expier sur-le-champ ? Je crois bien, moi, si toutefois tu aimes la vie, que tu ferais expier le coupable, sans un regard pour la justice. Eh bien, c’est justement dans ce malheur que j’ai été plongé ; les dieux me conduisaient. Et pour moi, je crois que l’âme de mon père, si elle vivait encore, ne me contredirait pas. »

Sophocle, Œdipe à Colone,
v. 969-983, 988-999
(traduction L. Mellerin).

Un oracle avait prédit à Laïos, roi de Thèbes, que son fils le tuerait. Se rappelant cela lorsque Jocaste, sa femme, engendre un fils (Œdipe), Laïos fait exposer l’enfant sur la montagne du Cithéron. Mais Œdipe est recueilli par le roi de Corinthe. Devenu homme, il consulte l’oracle de Delphes : celui-ci lui annonce qu’il tuera son père et épousera sa mère. Il quitte alors Corinthe et fait route vers Thèbes. En chemin, il se querelle avec un étranger sur une route et le tue, sans savoir qu’il s’agissait de son propre père Laïos. Venu à Thèbes, il délivre la ville du Sphinx, un monstre qui la terrorisait depuis de longues années. En récompense, les habitants le proclament roi et lui font épouser Jocaste, sa mère.

La ville est alors ravagée par la peste ; Œdipe mène une enquête pour découvrir les causes de ce fléau envoyé par les dieux, et découvre peu à peu qu’il est lui-même le fils et le meurtrier de Laïos.

Jocaste alors se pend, et Œdipe se crève les yeux. Il part en exil avec sa fille, Antigone, qui le guide jusqu'à Colone où il mourra mystérieusement.

Œdipe à Colone, dernière pièce de Sophocle (v. 495-406 av. J.-C.), l'un des trois grands auteurs tragiques de la Grèce classique, met en scène le séjour d'Œdipe à Colone. Œdipe se justifie des crimes dont on l'accuse et affirme son innocence : il est victime de la puissance des dieux ; ses actes, il les a « subis plutôt que commis » (v. 266).

Œdipe s'adresse ici à Créon, frère de Jocaste et régent de Thèbes. Créon considère explicitement Œdipe comme un parricide, souillé par sa faute, et nomme son mariage inceste.

L'extase divine

Heureux l'homme fortuné, qui connaît les rites initiatiques des dieux,
qui dirige pieusement sa vie et sanctifie son âme dans un thiase,
qui célèbre dans les montagnes les mystères de Bacchus
selon les purifications consacrées.
Il pratique les orgies de la grande mère Cybèle,
et, brandissant le thyrse, couronné de lierre,
il est serviteur de Dionysos.
Allez, Bacchantes, allez, Bacchantes !
Bromios, dieu fils de dieu, Dionysos, ramenez-le,
des montagnes phrygiennes aux larges rues de la Grèce,
ramenez-le, Bromios !
Lui que sa mère autrefois,
saisissant les éclairs voltigeants de Zeus,
rejeta avant terme de son ventre
dans les violentes douleurs de l'enfantement.
Car, frappée de la foudre, elle avait quitté la vie.
Mais aussitôt Zeus le Cronide le recueillit,
dans un abri d'où il pourrait naître.
Dans sa cuisse il le dissimula
et l'attacha avec des agrafes d'or,
pour le soustraire aux regards d'Héra.
Il le mit au monde, lorsque les Destinées eurent fixé le terme,
dieu aux cornes de taureau,
il le ceignit de couronnes de serpents ;
et depuis les Ménades, qui nourrissent les bêtes sauvages,
entremêlent aussi des serpents à leur chevelure. […]

Il est agréable, dans les montagnes,
quand on se précipite sur la terre après les courses du thiase,
de revêtir la nébride, de pourchasser le bouc pour l'immoler,
de dévorer avec plaisir sa chair crue,
de s'élancer sur les monts de Phrygie et de Lydie,
tandis que Bromios mène la danse, évohé !

La terre ruisselle de lait, de vin, du nectar des abeilles,
tandis que monte de Syrie comme une vapeur d'encens.
Le prêtre de Bacchus,
brandissant la torche de pin enflammée, attachée au narthex,
s'élance dans la course,
excite les errants à revenir aux chœurs ;
par ses cris il les exalte, tandis qu'il secoue dans les airs sa délicate chevelure.
Et au milieu des Bacchantes criant évohé,
il fait retentir ces mots :
« Allez, ô Bacchantes ! Allez, ô Bacchantes !

dans la volupté du Tmôlos qui roule ses flots d'or,
sur vos tambourins au sourd grondement,
chantez Dionysos ! »

Euripide, Les Bacchantes,
v.72-103, 133-156
(traduction L.Mellerin)

Euripide (v. 480 - 406 av. J.-C.) est le dernier des trois grands auteurs tragiques athéniens (Eschyle et Sophocle l'ont précédé). Il nous reste dix-neuf pièces de lui. Les Bacchantes, seule tragédie conservée à sujet dionysiaque, faisaient partie d'une trilogie grâce à laquelle Euripide gagna en 405 le concours dramatique, à titre posthume.

Dionysos, fils de Zeus et de la mortelle Sémélé, vient à Thèbes pour y faire reconnaître sa divinité, car elle y est niée. Pour se venger de cet affront, il rend folles les femmes de Thèbes et les force à célébrer ses rites sur le mont Cithéron. Ce sont elles qui chantent ce texte, et l'on peut constater la nature délirante et orgiaque de leur culte, issu d'anciens rites liés au réveil de la nature. Il faut se les représenter vêtues de peaux de faon, coiffées de serpents, couronnées de lierre, de chêne, en train de danser ou de jouer de la musique.

Notes

Les Bacchantes, également appelées Ménades (littéralement « agitées de transports furieux »), sont les « femmes de Bacchus » : habitées par une folie extatique, elles célèbrent ses rites. Leur cri habituel est évohé.
Bacchus, ou Dionysos, est parfois surnommé Bromios, littéralement « le frémissant, le grondant ».
Le thiase est une cohorte de fidèles réunis pour célébrer un dieu, le plus souvent Dionysos. Ces fidèles parcourent les chemins en dansant et en chantant, souvent vêtus de la nébride, vêtement sacré en peau de faon ; ils portent le narthex, une baguette de férule, et leur prêtre le thyrse, attribut de Dionysos, bâton enveloppé de feuilles de vigne et surmonté d'une pomme de pin.
La Phrygie est un territoire situé à l'ouest de l'Asie Mineure. La Lydie se trouve au centre de l'Asie Mineure occidentale, au sud-ouest de la Phrygie. Le Tmôlos est un massif montagneux de la Lydie.
Cybèle est une divinité anatolienne importée de Phrygie dans le monde gréco-romain.
Héra, épouse de Zeus, et jalouse de l'enfant que portait Sémélé, vint trouver cette dernière pour l'inciter à demander à Zeus de lui rendre visite dans toute sa splendeur. À la venue de Zeus, Sémélé périt foudroyée, mais le dieu prit l'enfant de son ventre et le plaça dans sa propre cuisse.

Hymne à Zeus

O toi, très glorieux entre les immortels,
honoré sous de nombreux noms,
tout-puissant pour l'éternité :
ô Zeus, auteur de la nature,
toi qui gouvernes toutes choses par ta loi,
salut !
Car il est permis à tous les mortels de s'adresser à toi.
En effet, nous sommes ta descendance,
ayant reçu en partage l'unique image de l'un,
aussi nombreuses que soient les créatures mortelles
qui vivent et se meuvent sur la terre.
C'est pourquoi je te célébrerai par des hymnes,
et je chanterai toujours ta puissance. […]
Aucune action ne se produit sur la terre sans ton assentiment, ô Dieu,
ni dans le ciel éthéré et divin, ni dans la mer,
si ce n'est les innombrables méfaits

que les méchants commettent dans leur folie. […]
ô Zeus, dispensateur de tous les présents,
dieu des sombres nuées, maître de la foudre,
sauve les hommes de la misérable ignorance,
que toi, père,
tu fais se répandre hors de l'âme ;
et donne-nous de trouver l'intelligence,
elle en qui tu te confies pour gouverner toutes choses avec justice.
Afin que nous que tu honores t'honorions en retour,
en chantant sans cesse tes œuvres par des hymnes, comme il convient,
puisque ni chez les mortels, ni chez les dieux,
aucune marque d'honneur n'est plus grande
que de chanter toujours la loi commune dans la justice.

Cléanthe, Hymne à Zeus
(traduction L. Mellerin).

Cléanthe (v. 331 - v. 232 av. J.-C.), philosophe, succède vers 261 à Zénon à la direction du Portique, l'école stoïcienne.

Quelques fragments de ses œuvres sont conservés, dont cet Hymne à Zeus, 36 hexamètres au stoïcisme empreint de ferveur religieuse.

Cléanthe abandonne tous les aspects anthropomorphiques de Zeus, si présents dans l'Iliade et dans la culture grecque populaire ; il ne mentionne pas non plus les olympiens, autres dieux de la famille de Zeus. Son hymne s'adresse à un dieu unique, parfait et tout-puissant, qui régit l'univers. Les humains, qui lui ressemblent, peuvent s'adresser à lui pour qu'il les aide à accepter sa volonté.

Le nom de Zeus indique clairement son origine : c'est le nom ancien du ciel lumineux, de la lumière du jour, issu de la racine indo-européenne signifiant « briller », que l'on trouve par exemple dans les mots latins dies (le jour), deus (dieu), ou dans le terme védique dyeus. Zeus, équivalent grec du dyaus-pita indien ou du Iupiter latin (littéralement « le maître du ciel en pleine lumière »), est un avatar du grand dieu indo-européen du ciel. Il est peu à peu devenu la divinité universelle dont le culte signifiait l'appartenance au monde grec.

L'union à Dieu

Souvent, m'éveillant à moi-même en sortant de mon corps, au-delà de toutes les autres choses mais à l'intérieur de moi-même, je vois une beauté merveilleusement grande, et, précisément à ces moments, j'ai la conviction d'avoir une destinée plus élevée ; j'accomplis par mon action la vie la plus haute ; et je suis devenu un avec l'être divin, je suis fondé en lui ; une fois parvenu à cette action, je m'établis au-dessus de tout autre être intelligible. […]

On contemple subitement, sans savoir comment, et la contemplation, emplie de lumière, ne fait pas voir aux yeux quelque chose de différent, mais c'est la lumière elle-même qui est l'objet de la vision. […]

Le fait et la capacité de voir ne sont plus la raison, mais ils sont plus grands que la raison, antérieurs et supérieurs à elle, tout comme ce qui est vu. Donc, se voyant à ce moment lui-même, quand il voit, l'être se verra tel que son objet, ou plutôt il s'unira à lui-même tel que son objet et il se sentira simple comme lui. […]

C'est pourquoi il est difficile d'expliquer ce qu'est l'objet de la contemplation. Comment en effet le décrire comme différent de nous, alors que, quand nous le contemplions, nous ne le voyions pas différent, mais faisant un avec nous-mêmes ? […]

Si on le voit, cet être, quels désirs ardents et passionnés on éprouvera en voulant se mêler à lui ! […]
Car il revient à celui qui ne l'a pas vu de tendre vers lui comme vers un bien ; mais à celui qui l'a vu, il est accordé d'être charmé par sa beauté, d'être rempli d'une admiration accompagnée de plaisir, d'être sans dommage frappé de stupeur et de l'aimer d'un véritable amour, de rire de l'âcre désir et des autres amours, de mépriser les choses qu'auparavant il tenait pour belles. […]
C'est lui-même la plus grande beauté possible, et le commencement de la beauté, c'est lui qui façonne ceux qui l'aiment, les rend beaux et dignes d'amour. […]
Car c'est cela la fin véritable pour l'âme […]
Comment donc cela peut-il se réaliser ? Écarte toute chose !

Plotin, les Ennéades, extraits
(traduction L. Mellerin).

Plotin (v. 205-270) était un philosophe grec néoplatonicien. Il partit en Mésopotamie pour découvrir la philosophie perse et indienne, puis s'établit à Rome. Il a tenté de rendre compte de ses expériences mystiques en conservant les exigences rationnelles de la philosophie grecque. Son langage est comparable à celui des grands mystiques de toutes les traditions religieuses ; ce n'est pas un hasard si les Ennéades ont considérablement influencé la pensée médiévale de l'Occident et contribué à la formation de la pensée islamique.

Les Ennéades, transcriptions de discussions philosophiques destinées à ses élèves, ont été publiées après sa mort par son disciple Porphyre. Écrites dans une langue orale, souvent elliptique, aux transitions parfois abruptes, elles sont difficiles à comprendre.

Le texte présenté ici est un assemblage d'extraits traitant de la contemplation du Bien, qui est en même temps union à lui.

Notes
lignes 1-7 : les Ennéades, IV, 8.
Plotin, dans ce chapitre, veut affirmer la divinité de l'âme malgré l'union de l'âme et du corps. Il fait ici l'expérience intime de la vocation supérieure de l'âme, appelée à l'union avec l'Un, l'Être, plutôt qu'à la vie dans le monde des sens, des émotions. Ce passage, très bref, est l'un des rares où Plotin revient sur lui-même pour décrire son extase.
lignes 8-11 : les Ennéades, VI, 7, 36.
lignes 12 -20 : les Ennéades, VI, 9, 10.
La contemplation abolit les frontières entre intelligence qui contemple et objet de la contemplation, de même que la lumière qui fait voir est elle-même ce qui est vu.
lignes 21-30 : les Ennéades, I, 6, 7.
lignes 31-32 : les Ennéades, V, 3, 17.
la fin véritable pour l'âme : il s'agit pour l'âme d'être touchée et éclairée par la lumière véritable, pour contempler cette lumière non au moyen d'un autre éclairage mais grâce à la lumière véritable elle-même, à la fois objet et moyen de la contemplation.
écarte toute chose ! Cette expérience du dépassement de toutes les réalités terrestres et les exigences ascétiques qui l'accompagnent sont à rapprocher d'autres textes de grands mystiques comme Maître Eckhart, saint Jean de la Croix, Sankara ou Rûmi, qui appartiennent au christianisme, à l'hindouisme ou à l'islam.